

**BREVET DE TECHNICIEN SUPÉRIEUR
SESSION 2017**

CULTURE GÉNÉRALE ET EXPRESSION

Aucun matériel n'est autorisé – Durée : quatre heures

Première partie : synthèse (40 points) : vous rédigerez une synthèse concise, objective et ordonnée des documents suivants :

Document 1 : Catherine Haplern, « Ce que les croyances ont à nous dire », *Sciences Humaines*, n° 149, mai 2004

Document 2 : Interview de Martine Roberge publiée le 30 juin 2010 par le blog Légendes urbaines

Document 3 : Honoré de Balzac, *Le Père Goriot*, 1835

Document 4 : Illustration de l'article « Aux origines des rumeurs sur Martine Aubry », *Le Nouvel Observateur*, 14 juillet 2011

Deuxième partie : écriture personnelle (20 points) : Y a-t-il des risques à chercher l'extraordinaire ?

Document 1 : Catherine Haplern, « Ce que les croyances ont à nous dire », *Sciences Humaines*, n° 149, mai 2004

Parmi les nombreux visages de la croyance aujourd'hui figurent ce que l'on a coutume d'appeler désormais les « légendes urbaines ». Contrairement à ce que laisse entendre l'adjectif « urbain », il s'agit de l'étude des légendes non pas seulement citadines, mais modernes. Plus précisément, à la suite de Jean-Bruno Renard et Véronique Champion-Vincent, on peut définir une légende urbaine comme « *une anecdote de la vie moderne, d'origine anonyme, présentant de multiples variantes, au contenu surprenant mais faux ou douteux, racontée comme vraie et récente dans un milieu social dont elle exprime symboliquement les peurs et les aspirations (5)* ». On ne peut pas simplement réduire la légende urbaine à la rumeur. Rumeur et légende sont les deux faces du même phénomène, mais tandis que le terme de légende met l'accent sur l'enracinement mythique, celui de rumeur insiste plutôt sur la diffusion du contenu et des déformations qu'il subit. L'étude des légendes urbaines émerge à partir des années 40 aux Etats-Unis au sein des études folkloristes (6) et s'institutionnalise à partir du début des années 80, impliquant tout à la fois la sociologie et l'anthropologie. Ces légendes urbaines sont très diverses et souvent rocambolesques : paniques alimentaires (telle l'alerte à la banane tueuse signalée en France et en Suisse à partir de mai 2000), histoires sur les dangers du micro-onde (par exemple la femme qui aurait voulu y sécher son chien), affabulations sur le Viagra qui dénoncent sa trop grande efficacité, rumeurs autour du sida telle celle qui a circulé en février-mars 2001 sur la présence d'aiguilles infectées au virus VIH dans les cinémas, etc. Difficile de prime abord de les considérer comme un objet d'étude sérieux. Et pourtant. A y regarder de plus près, il apparaît que ces légendes expriment des préoccupations bien réelles et soulignent des problèmes actuels. Prenons par exemple le cas d'une rumeur qui a circulé en Europe occidentale à la fin de l'année 1999 rapportant que des diamants radioactifs auraient été mis en circulation par la mafia russe sur le marché d'Anvers. La catastrophe de Tchernobyl de 1986 ayant marqué les esprits,

cette croyance met bien en évidence la peur du nucléaire dans l'opinion publique. De la même manière, de nombreuses légendes révèlent les peurs face à la violence urbaine comme celles sur les vols d'organes ou les *snuff movies* (ces films produits dans un but lucratif dans lesquels des personnes sont violées et/ou tuées en direct), lesquelles sont construites à partir d'éléments bien réels (il existe en effet des cas de vols d'organes). La légende des *snuff movies* exprime également le malaise suscité par l'omniprésence du sexe et de la violence dans les médias et le voyeurisme. Elles ont un fort impact auprès des militants antipornographie par exemple dont elles confortent les positions et persistent donc malgré les démentis : « On comprend bien ici que les gens ne croient pas aux rumeurs parce qu'elles paraissent vraies, mais qu'elles semblent vraies parce qu'il y a une croyance préalable (7). »

Mais là n'est bien sûr pas la seule raison de l'attrait exercé par ces croyances modernes. Leur succès s'explique également par le fait qu'elles réactivent des motifs symboliques plus anciens en les actualisant. Ainsi une rumeur particulièrement célèbre fait état de la présence d'alligators dans les égouts de New York. Ramenés alors petits de Floride, ils auraient été abandonnés par leurs propriétaires une fois devenus encombrants. Or comment ne pas voir dans cette histoire une résurgence des vieilles légendes sur les bêtes telles que les loups-garous. Les rumeurs sur certains pervers rappellent bien entendu des motifs plus anciens, ceux des ogres par exemple...

Notes

5. V. Champion-Vincent et J.-B. Renard, De source sûre. *Nouvelles rumeurs d'aujourd'hui*, Payot, 2002.
6. Pour un historique de l'étude des légendes urbaines, voir J.-B. Renard, *Rumeurs et légendes urbaines*, Puf, coll. « Que sais-je ? », 2e éd. 2002.
7. V. Champion-Vincent et J.-B. Renard, *op. cit.*

Document 2 : Interview de Martine Roberge, publiée le 30 juin 2010 par le blog *Légendes urbaines*

Aujourd'hui ethnologue à l'Université de Laval (Canada), Martine Roberge s'est largement consacrée à la rumeur et à la légende urbaine dans ses travaux. Sorti il y a quelques mois, De la rumeur à la légende urbaine réactualise une recherche qu'elle a menée pour son mémoire de master.

Est-ce que l'apparition de l'internet pour tous a beaucoup fait bouger vos méthodes de travail sur la rumeur et la légende urbaine, en tant qu'ethnologue, ou vous a ouvert de nouvelles perspectives ?

L'apparition d'Internet constitue une sorte de révolution dans le champ de l'ethnologie. Ce média, qui fonctionne à la manière d'un réseau de communication, opère principalement à deux niveaux. Il est devenu un lieu de prédilection pour la circulation des rumeurs et des légendes urbaines. L'ethnologue peut donc étudier, à travers les nombreux sites spécialisés (hoax) ou personnels, blogues et plus généralement les médias sociaux (clavardage et Facebook), le répertoire des récits ou énoncés de croyances qui y circulent. Internet devient alors une source intarissable où l'on peut observer l'évolution

ou la stagnation des rumeurs-légendes. Internet agit donc comme un canal de diffusion qui a sans aucun doute joué le rôle de diffuseur. De plus, la multiplication des relais joue aussi un rôle sur le cycle « naturel » (apparition – amplification – latence – réapparition, etc.) de circulation de ces récits. Avec Internet, on a l'impression que les récits de ce genre sont omniprésents. Pour l'ethnologue, il est devenu incontournable d'observer les conversations quotidiennes qui ont cours dans les médias sociaux, car les rumeurs-légendes sont principalement des genres conversationnels. Enfin, Internet, en tant que nouvelle technologie, est aussi objet de rumeurs-légendes. Que ce soit son fonctionnement plus ou moins mystérieux pour les gens ordinaires ou les virus qu'il peut transmettre intentionnellement ou accidentellement, Internet, comme objet, appartient à la thématique des techno-peurs et alimente toute une mythologie.

On parle souvent des méfaits des rumeurs dans la société, pouvez-vous nous parler du rôle, éventuellement positif, qu'elles entretiennent sur les individus ou leurs « groupes d'appartenance » ?

Le côté négatif des rumeurs-légendes est généralement au discours qui portent sur autrui – personne physique ou morale (dénonciation, réputation) dans un but stratégique, pour manipuler l'information ou faire du tort. Ces rumeurs-légendes ont le sens de colportage, ragot, potin. Plusieurs légendes-rumeurs circulent pour leur seule capacité informative; elles servent d'avertissement, ou de dénonciation de certains abus ou méfaits ou encore elles identifient certains comportements ou peurs. Ce rôle est alors plutôt positif car il sert un but collectif, social, de règle de vie en société par exemple; il s'agit d'un rôle utilitaire en quelque sorte. Dans mon ouvrage, j'ai aussi voulu montrer qu'il y avait une autre fonction, celle d'exutoire ou de catharsis. Parce qu'il s'agit d'un discours hautement symbolique, les rumeurs-légendes tentent d'apaiser des peurs collectives en les ramenant quotidiennement dans les conversations. Leur fonction essentielle est celle d'alimenter les conversations, de nourrir la trivialité tout en la dépassant. Elles exercent ainsi un certain contrôle social.

Vous parlez, dans votre livre, du fond commun des rumeurs en adoptant une méthode d'analyse proche du structuralisme... Pensez-vous que cette approche peut expliquer la capacité des rumeurs et des légendes urbaines à passer aussi facilement les frontières de langue et de culture ?

Je crois que ce type d'analyse a eu le mérite de faire ressortir l'aspect symbolique du discours des rumeurs-légendes. Les stratégies de métaphore et de métonymie que l'on peut observer au-delà des mots laissent transparaître une langue universelle, des images et des thématiques qui transcendent les cultures. Nous nous trouvons donc devant une grande mythologie qui invariablement transporte l'être humain, d'où qu'il soit, à travers de grandes peurs ou préoccupations. (...)

De plus en plus d'émissions télévisées s'intéressent aux rumeurs et légendes urbaines, que ce soit pour les « démonter », les mettre en scène, les expliquer... comment expliquez-vous cet engouement ?

Je dirais que cet engouement est en partie dû à la fascination pour le mystérieux ou le mystère. Les rumeurs-légendes exploitent à la puissance 10 cette ambiguïté entre le réel et la fiction, entre le vrai, le faux et le plausible. Devant quelque chose d'inexpliqué ou

d'inexplicable, le réflexe de l'être humain est moins un acte foi que le contraire, vouloir comprendre ce qu'il en est, donc raisonner. Je crois que l'être humain a horreur du vide : il ne peut se contenter de croire, il doit comprendre. La raison l'emporte. De ce fait, l'humain est d'abord incrédule et il se méfie de ceux de ses semblables qui sont trop crédules. Par ailleurs, l'horreur ou certains événements, accidents inexplicables nous parviennent constamment et à plusieurs reprises de façon quotidienne dans les médias d'information, qui eux, ont pour rôle de nous informer correctement en cherchant à expliquer les faits, en vérifiant la source des informations rapportées (journal télévisé) ; nous sommes plongés au cœur d'une actualité qui rapportent des faits plus ou moins plausibles. Maintenant ici, je crois que l'on fait référence à ces émissions qui exploitent les récits de rumeurs-légendes urbaines, qui les scénarisent et les dramatisent afin de mieux les démontrer. La popularité de ce type d'émissions est certainement à mettre en parallèle avec les télé-réalités. Le téléspectateur peut y vivre par procuration certains effets sans être lui-même en cause. Encore une fois, l'écran agit comme une sorte de catharsis – il y a drame sans les effets.

Document 3 : Honoré de Balzac, *Le Père Goriot*, 1835

Dans une pension tenue par une veuve, Madame Vauquer, se côtoient plusieurs personnages : Rastignac, jeune étudiant parisien, Vautrin, un ancien repris de justice, et le père Goriot, un riche retraité qui a consacré toute sa fortune pour marier et entretenir ses deux filles.

M. Goriot était un homme frugal, chez qui la parcimonie nécessaire aux gens qui font eux-mêmes leurs fortunes était dégénérée en habitude. La soupe, le bouilli, un plat de légumes, avaient été, devaient toujours être son dîner de prédilection. Il fut donc bien difficile à madame Vauquer de tourmenter son pensionnaire, de qui elle ne pouvait en rien froisser les goûts. Désespérée de rencontrer un homme inattaquable, elle se mit à le déconsidérer, et fit ainsi partager son aversion pour Goriot à ses pensionnaires, qui, par amusement, servirent ses vengeances. Vers la fin de la première année, la veuve en était venue à un tel degré de méfiance, qu'elle se demandait pourquoi ce négociant, riche de sept à huit mille livres de rente, qui possédait une argenterie superbe et des bijoux aussi beaux que ceux d'une fille entretenue, demeurait chez elle, en lui payant une pension si modique relativement à sa fortune. Pendant la plus grande partie de cette première année, Goriot avait souvent dîné dehors une ou deux fois par semaine ; puis, insensiblement, il en était arrivé à ne plus dîner en ville que deux fois par mois. Les petites parties fines du sieur Goriot convenaient très bien aux intérêts de madame Vauquer, pour qu'elle ne fût pas mécontente de l'exactitude progressive avec laquelle son pensionnaire prenait ses repas chez elle. Ces changements furent attribués autant à une lente diminution de fortune qu'au désir de contrarier son hôtesse. Une des plus détestables habitudes de ces esprits lilliputiens est de supposer leurs petitessees chez les autres. Malheureusement, à la fin de la deuxième année, M. Goriot justifia les bavardages dont il était l'objet en demandant à madame Vauquer de passer au second étage, et de réduire sa pension à neuf cents francs. Il eut besoin d'une si stricte économie, qu'il ne fit plus de feu chez lui pendant l'hiver. La veuve Vauquer voulut être payée d'avance ; à quoi consentit M. Goriot, que dès lors elle nomma le père Goriot. Ce fut à qui devinerait les causes de cette décadence. Exploration difficile ! Comme l'avait dit la fausse comtesse, le père Goriot était un sournois, un taciturne. Suivant la logique des gens à tête vide, tous indiscrets parce qu'ils n'ont que des riens à dire, ceux qui ne parlent pas de leurs affaires en doivent faire

de mauvaises. Ce négociant si distingué devint un fripon, ce galantin fut un vieux drôle. Tantôt selon Vautrin, qui vint vers cette époque habiter la maison Vauquer, le père Goriot était un homme qui allait à la Bourse et qui, suivant une expression assez énergique de la langue financière, *carottait* sur les rentes après s'y être ruiné. Tantôt, c'était un de ces petits joueurs qui vont hasarder et gagner tous les soirs dix francs au jeu. Tantôt, on en faisait un espion attaché à la haute police ; mais Vautrin prétendait qu'il n'était pas assez rusé pour *en être*. Le père Goriot était encore un avare qui prêtait à la petite semaine, un homme qui nourrissait des numéros à la loterie. On en faisait tout ce que le vice, la honte, l'impuissance, engendrent de plus mystérieux. Seulement quelque ignobles que fussent sa conduite ou ses vices, l'aversion qu'il inspirait n'allait pas jusqu'à le faire bannir : il payait sa pension. Puis il était utile, chacun essayait sur lui sa bonne ou sa mauvaise humeur par des plaisanteries ou par des bourrades. L'opinion qui paraissait plus probable, et qui fut généralement adoptée, était celle de madame Vauquer. A l'entendre, cet homme si bien conservé, sain comme son œil et avec lequel on pouvait avoir encore beaucoup d'agrément, était un libertin qui avait des goûts étranges.

Document 4 : Illustration de l'article « Aux origines des rumeurs sur Martine Aubry », *Le Nouvel Observateur*, 14 juillet 2011

The Google logo is displayed in its characteristic multi-colored font, with each letter in a different color: blue 'G', red 'o', yellow 'o', blue 'g', green 'l', and red 'e'.

martine aubry |

martine aubry **alcoolique**

martine aubry **voilée**

martine aubry **rumeurs**

martine aubry **lesbienne**